

ne femme implacable. Les mains hâlés, habituées aux rudes travaux, sont inhabiles à manier une plume. Comment traduire les sentiments de son âme, d'une âme qui a souvent rêvé, mais qui ne sait pas formuler son rêve. Cependant l'amour maternel allait l'inspirer. Anne-Marie pensa d'abord en breton, cette langue où les images poétiques se multiplient et qu'elle parlait si bien, puis, se rappelant ce qui lui avait été enseigné autrefois au couvent de Quiberon, elle traduisit en français sa pensée. Une partie de la nuit se passa dans cette dure besogne épistolaire. A l'aube elle avait écrit un appel qui contenait toutes les prières de son cœur. Alors elle cacheta sa lettre, mit une adresse, fit une prière devant l'image du Christ ; puis, à la pointe du jour, elle sortit sans bruit. Elle gagna le village et, d'une main tremblante, jeta sa supplique dans la boîte aux lettres.

La missive fit son chemin. Dix jours après elle arrivait en Grèce. Et tandis que le messager athénien se dirigeait vers la villa des Muses, Hélène, devant une médaille d'or reçue la veille, demeurait assise, les mains négligemment croisées, dans une pose pleine d'accablement. Depuis des années, elle s'était habituée aux succès, mais jamais encore elle n'avait remporté de plus grand triomphe, de récompense comparable à cette première médaille d'or, accordée à sa série de groupes intitulée : CHARITE. Cette jeune religieuse, aux traits empreints de distinction fine et de douceur charmante, avait fait sensation au Salon de Paris. On l'avait admirée étanchant le sang du soldat blessé et berçant le petit enfant abandonné. La grande, la sincère émotion, celle qui crée les nobles œuvres et qui s'empare du public, était la marque distinctive de ces groupes admirables. Dans les comptes rendus des journaux et des revues, l'éloge était complet et unanime.

Assises sur le divan, Mlles de Deauville ne se lassaient pas de parcourir toutes ces revues. Elles étaient aux anges, au troisième ciel ; elles triomphaient ; elles ne pouvaient comprendre la tristesse et l'accablement de leur nièce.

— Oh ! ma sœur, s'écria tout à coup Mlle Alix, avez-vous lu le compte rendu du *Figaro* ?

Elle se mit à lire, avec un solennel accent :

« Mme Hélène Michelin nous a prouvé, dans ses groupes de la CHARITE qu'on peut être à la fois une charmante femme et une puissante artiste. On n'a ni plus de talent ni plus de modestie. Ses groupes ont rencontré des fanatiques. La France et l'Angleterre se disputent ces œuvres sans prix. »

Mlle Alix jeta un regard circulaire : puis, souriant à sa nièce et à sa sœur :

— Est-ce joli cet article ! Quelle ivresse de respirer cet encens exquis ! Peut-on mieux dire ? Mais, ma pauvre Hélène, tu sembles de marbre. Tu n'es donc pas heureuse. Je t'en conjure, ma chère, trouve un sourire. Ah ! tu as le droit de te réjouir après ton long travail. Si tes groupes sont si beaux, c'est que

tu y a mis ton génie... Oui... ton génie.

Ne renue pas la tête en signe de négation. C'est le mot et le seul mot qui se doive employer. Puis à ce génie, tu as ajouté le temps, le recueillement, la patience. Voilà pourquoi tu es arrivée au sublime.

Tout le temps que Mlle Alix avait parlé, en faisant miroiter la médaille d'or, tout le temps qu'elle avait lu les éloges mérités, Hélène, en écoutant ces applaudissements des journaux, avait eu dans le cœur le souvenir de la trahison de son mari. Les succès pouvaient-ils la consoler ? Les succès sont peu de chose pour qui a le cœur brisé. Une femme de talent, une artiste n'est, après tout, qu'une femme comme les autres ; une pauvre femme qui, peut-être, sent plus vivement que la foule et que, par ce même, on peut blesser plus aisément.

Mlles de Deauville continuait à feuilleter les revues.

— Oh ! quelle gloire ! s'écria, à son tour, Irène, dans la fièvre de son extase. Ma chérie, as-tu vu ton portrait dans l'*Illustration* qui nous vient de Paris ; puis dans celle de Londres, puis dans celle de Vienne. Comme tes traits sont bien rendus. Mais regarde... regarde donc. C'est ton front si intelligent, ce sont tes yeux qui enchantent.

Hélène, par pure complaisance, abaissa un regard sur la page où son portrait faisait face à ses groupes. Mais elle était horriblement triste, et ce babillage vaniteux l'exaspérait.

Mlle Alix s'aperçut enfin de sa pâleur.

— Nous te fatiguons, ma chère, nous allons te laisser.

Et, presque à l'oreille de sa nièce, elle ajouta :

— Ton chagrin est donc bien profond que rien ne peut te consoler ?

— Je vous ai dit, ma tante, qu'il était inoubliable.

Mlle Irène reprit avec hésitation :

— Sais-tu ce qu'est devenu ce gentilhomme de mauvais aloi ?

Elle remua la tête négativement.

— Je l'ignore. Pas un mot sur sa destinée n'est arrivé jusqu'à moi. Aurait-il cessé de vivre, le silence ne serait pas plus complet.

Les deux sœurs se regardèrent mutuellement avant d'émettre leur pensée.

— Mais, alors, il est mort, c'est évident, reprit Mlle Irène.

Hélène pâlit extrêmement et répondit d'une voix tremblante :

— Je ne crois pas, j'en eusse été informée.

Puis elle eut un sourire plus triste que les larmes, plus amer que le mépris.

Lui mort ! ne craignez rien. Il vivra plus longtemps que moi. Il s'est enfui, sans doute, dans quelque pays lointain et, là, il mène l'existence qui plait à sa nature orgueilleuse. Il vit, oublieux de ses devoirs, adulé par le monde, car le monde aime ceux qui le flattent ; il vit dans quelque grand cercle où il s'efforce d'obtenir les suffrages de la foule. Il atteindra aisément son but avec ses manières courtoises, son langage séduisant, son or qu'il prodigue sans compter.

Elle cacha son visage entre ses mains, et, le relevant tout baigné de pleurs :

— Je vous en supplie, mes bonnes tantes, ne parlons jamais de ce sujet. J'ai tort de me consumer ainsi dans la tristesse : cette homme n'était pas digne des larmes que j'ai répandues pour lui.

Elle s'approcha de "l'illustration" française, et considéra ses groupes artistement dessinés. Elle se mit à leur parler.

— Où iras-tu, ma chère et noble religieuse ? Qui te regardera ? Tour à tour les grands et les petits de ce monde. Apprends à tous que le premier et le plus sacré des devoirs, c'est la charité envers les malheureux. Enseigne à bénir la main qui donne et qui guérit. Si tu parles ainsi à la foule, si elle comprend l'expression que j'ai mise sur ton visage, si ton exemple lui fait aimer le bien travaillé. A l'œuvre, à l'œuvre encore, le travail console.

Elle prit son ébauchoir, s'approcha d'un bloc de terre glaise à peu près informe. Voyant qu'elle allait obéir à l'inspiration, Mlles de Deauville se retirèrent.

Sous les fenêtres de l'atelier, on entendait des ébats joyeux. A l'ombre des muriers, le petit Godefroy, alors un bel enfant de huit ans, jouait avec le vieux lévrier de ses tantes ; puis, soudain, il s'élança vers le portique. Il venait d'apercevoir le messager de la poste. Il aimait à ce qu'on lui remit les lettres. Il les portait à sa mère et recevait en échange, une caresse. Godefroy prit la missive et se dirigea rapidement vers l'atelier. La mère et le fils se comprenaient sans le secours du langage parlé. L'enfant n'avait pas besoin de faire sortir, de ses lèvres, ces sons inarticulés qu'il n'entendait pas et qui avaient quelque chose de pénible. Il avait remarqué

que ses efforts pour s'exprimer faisaient pleurer Hélène ; aussi se contentait-il de la regarder, et il avait de grands yeux veloutés qui savaient traduire toute sa pensée.

Hélène quitta l'ébauchoir pour lui tendre les bras. Godefroy s'y précipita et se sentit étroitement serré. Elle le regardait attendrie, si beau dans son élégant costume, puis elle soupira profondément. La plus vive joie de la vie d'une femme — un fils — était pour elle empoisonnée à sa source. Quel héritage le père laisserait-il à ce petit Godefroy, si intelligent et si tendre ? Un legs de mensonge et de déshonneur ! Pauvre enfant, sourd-muet, qui expiait, par son infirmité, la faute du coupable.

Hélène vit alors que Godefroy tenait une lettre, quelque félicitation sans doute sur son nouveau triomphe. Elle la prit avec indifférence, tandis que l'enfant retournait à ses jeux. Mais elle n'eût pas déchiré l'enveloppe et lu avidement la grosse écriture d'Anne-Marie, qu'elle se laissa tomber comme anéantie sur son divan. Ses mains se joignirent. Oh ! Dieu, qu'elle avait été implacable, injuste, cruelle. Était-ce possible ? Cet homme, qu'elle croyait oublieux et consolé, qu'elle croyait menant dans quelque grande ville éloignée la vie la plus fastueuse, cet homme avait expié ainsi !

Elle appuya sa tête sur ses mains ; elle se sentait attendrie à un point qu'elle n'aurait su dire.

Il avait tout restitué. Il s'était condamné à la plus dure des pauvretés. Il avait exposé cent fois sa vie. Il avait lutté contre la mer et les tempêtes. Il avait arraché à la mort quinze existences humaines. Il allait mourir d'une maladie contractée pendant cette froide journée d'hiver, tandis qu'il avait essayé de sauver un équipage en détresse. Il allait mourir ! Dieu lui avait pardonné, et, plus implacable que le souverain Juge, elle avait refusé le pardon.

Elle reprit la lettre et, tremblante, en relut les principaux passages.

« Madame,

« C'est mon devoir de venir vous dire que mon fils, Yves Kermorgan, est bien malade. On dit qu'il se meurt d'une maladie de poitrine. Le médecin dit cela, mais moi, qui connais son cœur, je sais qu'il meurt parce qu'il n'est plus aimé. Toujours il pense à vous. Que de fois il a passé des nuits à vous écrire, mais il n'a pas osé vous envoyer le récit de sa peine. Sitôt ses lettres écrites, il les déchirait. »